

Séminaire GEC « Pragmatiques de la terre », le 22 mai 2018, présentation du livre *Terres des villes* par Nicolas Prignot, Alexis Zimmer et Benedikte Zitouni.

J'aimerais partir d'une citation (lien livre) d'Arne Naess, philosophe connu pour avoir inauguré un courant de pensée et de revendication qu'on appelle la *Deep Ecology* ou écologie profonde, mais que je cite ici parce qu'il me semble dire des choses intéressantes sur la pauvreté explicative / des explications. Article « Pluralism in Cultural Anthropology » 2006 *Trumpeter*. Pauvreté explicative qu'Arne Naess perçoit dans les écrits de l'anthropologie culturelle et plus particulièrement celle introduite par Claude Lévi-Strauss. Contre Lévi-Strauss, Arne Naess maintient qu'un modèle ne peut prétendre donner sens à toutes les données, que justement le modèle n'est intéressant que parce qu'il opère une sélection et fait importer certains traits et pas d'autres. Que le passage d'un modèle à l'autre est difficile, et qu'il *doit* l'être, puisque le modèle est à chaque fois une prise sur et une façon de faire importer des traits et pas d'autres. Bref, si le modèle est structure – et je crois que Arne Naess accepterait cette équation – il ne peut jamais être ce modèle unique, la

structure, qui expliquerait tout d'une culture, tout d'un peuple.

C'est dans le cadre de cet argumentaire contre le réductionnisme opéré par les sciences sociales que Naess écrit :

Pluralism is inescapable and nothing to lament. Reality is one, but if accounts of it are identical, this only reveals cultural poverty. Excessive belief in « science » favors acceptance of poverty as a sign of truth. (p. 182 in Arne Naess, Ecology of Wisdom, Penguin Books, 2008).

La « pauvreté culturelle » est celle des anthropologues, premièrement parce que la discipline est imprégnée de scientisme, deuxièmement parce qu'on ne peut avoir des récits identiques entre anthropologues que si ceux-ci n'y ont rien mis d'eux/elles-mêmes, rien du bagage culturel, des savoirs et sensibilités, qui les portent *eux/elles*. « La pauvreté des explications comme signe de vérité » veut dire cela : l'explication ne peut être identique, ne peut faire consensus, que parce qu'elle n'engage aucune intelligence particulière, aucune sensibilité particulière. Contre Lévi-Strauss, Arne Naess va jusqu'à déclarer qu'il est non seulement inévitable mais souhaitable que les anthropologues fassent des récits différents, divergents d'un même terrain qui justement, au contact de ce que le chercheur charrie, n'est jamais le même terrain. Il y a là un plaidoyer pour

des savoirs dépendants de ce qui y amène le chercheur, non pas sa psychologie, ni même sa vie ou sa sensibilité, mais son bagage culturel ou peut-être faudrait-il dire, le devenir culturel plus-que-personnel dans lequel il/elle est engagé.e.

Peut-être pourrait-on envisager le foisonnement de récits divergents d'un même terrain, connectés entre eux, comme signe de vérité ? C'est là je pense au livre.

Si le livre *Terres des villes* a de la valeur, c'est peut-être aussi parce qu'il tente cette expérience du pluralisme. C'est qu'il présente des récits différents, divergents, et quitte la voie de l'énoncé minimal qui ferait consensus parmi les chercheurs et serait donc considéré comme vrai « ici on cultive, ici on a cultivé », accompagné d'une typologie des cultures, d'une caractérisation des potagistes et d'un bilan social, économique et écologique des potagers en ville. Énoncé simple donc qui serait preuve de vérité *parce qu'il* est pauvre en dépendances et en intelligences particulières -> la pauvreté comme condition et non comme effet d'une vérité structurelle. J'insiste. La critique ne porte pas sur la typologie ou la caractérisation mais sur l'idée qu'en sciences sociales, il serait bon de se contenter d'un bilan qui n'est aucunement engagé dans le devenir et les possibilités que perçoit ou que pressent celui, celle,

qui mène l'enquête dans les terres.

Le foisonnement des récits connectés comme preuve de vérité voudrait alors dire qu'à travers la lecture de ces récits l'on peut commencer à savoir, à sentir, qu'il y a là du vrai, de l'important, qu'il ne faut pas lâcher ces terres-là justement parce que celles-ci ne se réduisent pas à trois types de culture, ni à quatre classes sociales, ou autres structures.

(Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de détermination. Je crois que c'est une piste intéressante de concevoir des structures au pluriel, mais alors je parlerai plutôt de déterminations au pluriel, notion qui me semble plus intéressante)

En parlant de devenir et de possibles, je quitte le texte de Naess et rentre sur une scène marquée par le GEC où la multiplicité des perspectives et la partialité sont assumés pour et dans la fabrication d'avenir. Au début, en reprenant Foucault, on appelait ça de l'éthopoiétique car le savoir engage, crée de l'éthos, crée de la valeur. Ici, Naess me permet de préciser qu'en sciences sociales, l'énoncé simple, structurel, vrai, nous guette et que le pluralisme peut nous prémunir de cette bêtise. Par exemple, lorsqu'on dit « ce potager est tenu par des gens avec haut capital culturel », on ne dévoile rien, on dit une banalité, et ce n'est pas grave mais ce n'est pas très intéressant.

Pluralisme donc, à commencer dans la partie qu'on a appelé « Etat des lieux » et qui se trouve au début du livre. Même là il n'y a pas une simple énumération de faits qui mettrait tout le monde d'accord mais plutôt une sélection des traits de la situation qui importent au vu de la fragilité de ces terres, de leur disparition rapide ces dernières années, au moment même où les autorités déclarent un engouement pour elles. Les terres sont fragilisées par le cadrage productiviste et paternaliste de l'activité, mais aussi l'engouement de la classe politique pour elles / lire 32-33 + 33-34/. L'urbanisme factoriel et atomiste aussi, mais qui ne pourrait avoir une telle prise sans la banalisation préalable de la question alimentaire. Dernier facteur, et je lis : /38-39 Cadres surplombants ... territorialités urbaines. /

Voilà un bilan qu'on pourrait qualifier d'« engagé », « politique » ou « militant » mais ces termes sont galvaudés et je dirais plutôt que ce bilan est arrimé à un devenir historique, à ce qui nous arrive et à ce qui nous incombe aujourd'hui (nous étant ceux et celles qui s'aventurent dans les potagers, en rendent compte). Un savoir dépendant, plus simplement. Un savoir relatif.

Pluralisme ensuite dans les seize récits qui suivent « l'état des lieux ». Pour ma part, j'aimerais parler d'un thème qui traverse le

livre et qui est celui de la disparition. Là en particulier, le risque de la pauvreté du récit et de la nécessité de cultiver le pluralisme, est en jeu. Le jardin ouvrier a disparu, voilà ce qui mettrait tout le monde d'accord mais qui est à ce point simple qu'il n'est ni vrai ni faux. Tout dépend pourquoi, comment et où on le dit. Je l'ai compris lors de la présentation du livre dans une librairie :

/ incident – « la situation est grave, armes de l'ennemi », moi, puis lui qui rétorque « le modèle du jardin ouvrier a disparu » assez cocasse puisque je venais de raconter comment dans un récit on va dénicher des éléments d'un passé certes paternaliste mais ouvrier, qui ont permis à des potagers de tenir 60 ans voire 120 ans, et qu'il s'agissait d'un legs de ce passé ouvrier, et que d'ailleurs la classe populaire cultive, donc quid de cette disparition ?/

Je vous raconte l'incident car il montre qu'on a besoin de pouvoir dire la disparition mais tout en ne l'acceptant pas pour argent comptant, et tout en disant que des éléments ont survécu. Justement pour éviter qu'on nous rétorque que tout est perdu (au sens littéral du terme) c'est qu'on n'a plus aucune autre force, autre arme que celles proposées par les agricultures majoritaires.

Ceci étant dit, à d'autres moments, il faut déclarer la disparition, sans autre ajout : ces

jardins - ces mondes disparaissent, et rien ne viendra les remplacer. A ce moment-là, il ne faut rien ajouter pour éviter qu'on ne nous propose des programmes de remplacement et de compensation.

Puis il y a la disparition fantôme, de celles qui hantent le territoire. Le mot « fantôme » me vient de *Arts of Living on a Damaged Planet* dont une des parties est consacrée aux fantômes. En l'occurrence, les terres maraîchères, la ceinture alimentaire, imprègne et hante le paysage, plus qu'on ne l'imagine. Pour ceux et pour celles qui ont lu le récit « Pays de Haren : mémoires réactivées », on y est quelque-peu dans ce cas de figure-là.

/Raconter Haren et terminer sur le problème des sources + du nombre + et de l'asymétrie. /

Pour conclure ma partie, le fait de dire 'une disparition', est pauvre tant que cette disparition n'est pas prise dans un devenir, ce y compris un devenir de blocage et de refus. Les versions divergentes au sujet de la disparition sont nécessaires pour faire exister la disparition de telle façon à ce que personne ne puisse tourner la page, de telle façon à ce qu'on doive rendre des comptes, de telle façon à ce qu'on rejoue les évidences (sur les rapports de force).